Опубликовано на Швейцария: новости на русском языке (https://nashagazeta.ch)

« Nous nous aimons tendrement »

17.11.2026.



Henri Matisse (1869–1954). Figure endormie. Nice, 1941. Lydia Delectorskaya a posé pour le peintre. Musée Matisse, Nice. Don des héritiers de l’artiste, 1963.Photo © N. Sikorsky

Vous souvenez-vous de la magnifique exposition au musée Matisse de Nice dont je vous ai parlé cet été ? Elle réunissait deux géants : le peintre Henri Matisse et le couturier Yves Saint Laurent. Dans cet article, j’ai évoqué les relations d’Henri Matisse avec Lydia Delectorskaya, originaire de Tomsk, en Sibérie, arrivée en France au gré des hasards de la vie et entrée dans la maison du peintre après avoir répondu à une petite annonce. Récemment, dans une petite librairie anglophone de Nice où je trouve toujours quelque

chose d’intéressant, j’ai découvert *Madame Matisse*, le roman de l’écrivaine anglaise Sophie Haydock paru l’an dernier. J’ai aussitôt compris que j’allais revenir sur cette histoire.

Sur la couverture bariolée, une accroche : « Un coup de feu. Une trahison. Trois vies ne tiennent qu’à un fil… » J’ouvre le livre et lis la première phrase : « Madame Matisse entre dans la chambre de Lydia. Elle a dans sa poche une fourchette aux dents acérées. » Cela sent le meurtre, n’est-ce pas ? Puis apparaît la petite valise de Lydia, marquée des mystérieuses initiales ND, avec un revolver à l’intérieur. Suit l’ultimatum de l’épouse du peintre : elle ou moi. Le roman de Sophie Haydock contient assez de mystères et d’intrigues pour remplir plusieurs livres. Mais je l’ai lu comme une histoire d’amour, ou plutôt de plusieurs amours de natures très différentes, et comme une occasion rare de découvrir les coulisses de la vie d’un grand peintre, non par le trou d’une serrure, mais par une porte grande ouverte.

… Après le prologue, intitulé « L’Ultimatum », Lydia Delectorskaya disparaît du récit. Pendant presque toute la première moitié du livre, nous suivons Amélie, que nous découvrons avant même qu’elle ne devienne madame Matisse, dans un Paris de la fin du XIXe siècle où des rats courent dans les rues sales. Tout le monde tente de la dissuader d’épouser un peintre débutant, sans argent et déjà père d’une fille née d’une précédente liaison. Mais il réussit à la surprendre. Il y a des femmes, souvent intelligentes et fortes, que seule une surprise peut séduire. Et je comprends très bien ce qu’Amélie a vu chez cet « homme étrange et pâle, né sur la terre rude et froide du Nord, qui a tant besoin de lumière » : une force de vie indomptable. Il est rare de rencontrer un homme dont le talent est si évident qu’on a envie de tout miser sur lui, jusqu’à sa propre vie. Henri, reconnaissons-le, la prévient d’emblée : l’art passera toujours avant tout.

Dans l’une de ses premières conversations avec son fiancé, Amélie parle de tout ce qui, dans notre monde, repose sur le travail des femmes, de ce qu’elles doivent endurer pour permettre aux autres de réussir et du peu de reconnaissance que la société leur témoigne en retour. J’ignore l’importance que Haydock elle-même accorde à cette conversation, mais j’y vois l’un des grands thèmes du livre. Il est d’autant plus intéressant de suivre Amélie, qui comprend tout cela si tôt et si clairement, puis passe elle-même des années à aider son mari à s’imposer. Dans le roman, elle met en gage la bague reçue en cadeau de mariage pour lui acheter les *Trois baigneuses* de Cézanne : 500 francs français, une somme astronomique pour elle à l’époque. Elle est convaincue que ce tableau, que Matisse a admiré dans une vitrine, deviendra pour son mari une source d’inspiration. Et elle a raison.

L’histoire du couple mondain Humbert, les « bienfaiteurs » d’Amélie, est révélatrice, avec leur fabuleuse fortune et leur coffre-fort vide ! Lorsque le scandale éclate et que le père d’Amélie, qui travaillait chez eux, se retrouve en prison, Henri Matisse fait appel à son expérience de juriste et assure sa défense avec succès. À lire comment leurs admirateurs du grand monde et la presse tournent instantanément le dos à leurs idoles de la veille, on imagine sans peine la même réaction aujourd’hui.

Henri Matisse (1869–1954). *Femme au chapeau*. 1905.
Musée d’art moderne de San Francisco (SFMOMA). Legs d’Elise S. Haas, 1991.

… Quelques années plus tard, Amélie pose, d’abord avec gêne, puis avec assurance, pour *Femme au chapeau*, le portrait qui provoque un scandale au Salon d’automne de 1905. Le

public s’indigne, les critiques se moquent, mais les collectionneurs américains Leo et Gertrude Stein achètent le tableau, non sans avoir marchandé, comme il se doit : Matisse en demande 500 francs, autant qu’Amélie a payé pour le Cézanne, mais finit par accepter 400. Amélie, qui a soutenu son mari pendant ses années d’obscurité, devient ainsi le visage de sa réussite. Au sens propre. C’est alors que le critique Louis Vauxcelles qualifie Matisse et ses compagnons de route de « fauves », donnant son nom à un nouveau courant pictural, le fauvisme. (Le petit chef-d’œuvre de Cézanne, de 52 × 55 cm, est aujourd’hui visible au Petit Palais, à Paris. La notice du musée précise que le tableau a été offert en 1936 par Henri et Amélie Matisse. Quant à *Femme au chapeau*, il appartient aux collections du musée d’art moderne de San Francisco.)

D’ailleurs, dans le récit de Haydock, ce sont les Stein qui présentent Matisse au collectionneur russe Sergueï Chtchoukine. Celui-ci devient l’un des mécènes les plus fidèles et les plus audacieux du peintre, dont l’art continue de susciter moqueries et incompréhension. C’est pour l’hôtel particulier moscovite de Chtchoukine que Matisse crée les célèbres panneaux *La Danse* et *La Musique*. Derrière les tableaux que nous admirons aujourd’hui dans les musées, il y a donc aussi la confiance d’un homme qui a su reconnaître un génie.

Henri Matisse (1869–1954). *Nu bleu (Souvenir de Biskra)*. 1907.
Musée d’art de Baltimore. Collection des sœurs Cone.

Sophie Haydock montre comment Amélie, convaincue qu’une femme doit être indépendante, découvre peu à peu que sa vie se réduit à un seul rôle : celui de « femme d’artiste ». Elle vieillit, s’affaiblit, tombe malade. Elle souffre de ne pas avoir d’activité à elle et jalouse les jeunes modèles qui gravitent autour de son mari : quelle femme réagirait autrement à sa place ? En ce sens, *Madame Matisse* est une lecture utile pour ceux qui s’apprêtent à se marier ou qui, déjà mariés, traversent une période difficile. Combien de temps peut-on, à deux, faire de la vocation de l’un un projet commun ? Et que se passe-t-il lorsque l’un continue de vivre pour cette vocation, tandis que l’autre s’aperçoit soudain qu’il ou elle passe à côté de sa propre vie ?

… Lorsque Lydia Delectorskaya revient enfin dans le roman, nous savons déjà ce que son arrivée dans la maison des Matisse représente pour Amélie. Haydock nous permet maintenant de découvrir le même foyer à travers le regard de Lydia. Derrière sa bienveillance, son ardeur au travail et sa débrouillardise sibérienne se dessine une enfance d’orpheline qui lui a appris très tôt l’art de survivre. Tomsk, la révolution bolchevique, Harbin, où les émigrés russes « ne peuvent s’offrir le luxe de se soucier de respect ou de dignité », le rêve de devenir médecin comme son père, une tentative d’entrer à la Sorbonne sans avoir les moyens d’y étudier, puis Nice, avec ses casinos et sa mafia russe.

À Nice, Matisse la remarque à peine au début, alors qu’elle a déjà derrière elle toute une vie dont il ne sait rien. Il est amusant de lire comment, dans son atelier, le peintre interroge Lydia sur la situation en Russie et lui demande ce qu’elle pense des purges staliniennes. N’est-il pas facile d’imaginer la même conversation aujourd’hui, en ne changeant que quelques noms ?

Henri Matisse (1869–1954). *Grand nu couché (Nu rose)*. 1935.
Musée d’art de Baltimore. Collection des sœurs Cone.

Alors que Lydia traverse une période difficile, Henri Matisse lui propose de quoi réaliser son modeste rêve d'ouvrir un salon de thé. Mais son mari Boria, qui ne fait qu'un bref passage dans ce rôle, dilapide cet argent au jeu. On comprend d'autant mieux les réflexions lucides de Lydia sur l'inutilité de vouloir changer un homme. « Il est lunatique, enclin à la dépression et à une consommation excessive d'alcool. Bien sûr, elle savait tout cela avant de l'épouser, mais elle pensait que son influence apaisante pourrait le rendre plus stable. » C'est ainsi que Haydock décrit l'espoir de Lydia de changer son mari.

Ce qui m'a le plus plu, c'est de pénétrer dans le quotidien de Matisse et de suivre son travail de création : le roman fourmille de détails qui nous font porter un regard neuf sur des tableaux familiers. « Au bout du compte, on y verra un tableau d'Henri Matisse, et non le portrait d'une femme qui s'appelle Lydia Delectorskaya. La plupart des gens le regarderont sans vraiment y voir une femme réelle. » Voilà ce que se dit Lydia, qui hésite à poser nue pour le tableau qui passera à la postérité sous le titre de *Nu rose*. On peut admirer cette œuvre de 1935 dans la collection des sœurs Cone, au musée d'art de Baltimore. La même collection abrite *Nu bleu (Souvenir de Biskra)*, peint en 1907, qui a fait scandale au Salon des indépendants à Paris. C'est Amélie qui a posé pour ce tableau. Dans le roman, elle demande à son mari de ne pas l'ébruiter, mais en est secrètement fière.

Henri Matisse (1869–1954). *Marguerite*. Hiver 1906–1907. Musée national Picasso-Paris.

Marguerite, la fille du peintre née d'une précédente liaison, qu'Amélie a accueillie et élevée comme la sienne, a subi dans son enfance une trachéotomie en urgence. Haydock décrit ainsi la scène : « Henri pleure. Sa fille, sous le bistouri sur la table de la cuisine, des miettes du petit déjeuner incrustées dans la peau des coudes. » Je trouve dans ce détail, qui évoque une nature morte, plus d'effroi et de tendresse que dans certains dialogues de Haydock, parfois forcés, surtout lorsque les personnages expliquent un peu trop bien les uns aux autres ce qu'ils ressentent. Et pour nous, spectateurs, le ruban que l'on voit au cou de Marguerite dans ses portraits rappelle cette opération. Elle adorait poser pour son père.

Amélie et Marguerite avaient-elles raison de soupçonner Henri et Lydia d'être devenus amants ? Matisse avait plus de quarante ans de plus que Lydia. Haydock laisse ouverte la question de leur intimité physique : nous ne pouvons que spéculer. Pour ma part, c'est une autre question qui m'intéresse. Un amour tendre et platonique est-il possible entre un homme et une femme qu'autant d'années séparent ? Dans le livre, Henri Matisse lui-même y répond au cours d'une conversation avec sa fille :

« Papa, dis-moi enfin la vérité. Quelle est la nature de ta relation avec Lydia ?

Elle retient son souffle en attendant sa réponse. On dirait qu'une bombe est sur le point d'exploser.

– Nous nous aimons tendrement, dit enfin Henri, en prononçant chaque mot avec beaucoup de précaution.

Son père vient-il vraiment de dire "aimons" ? Ce mot coupe le souffle à Marguerite.

– Il n'y a rien de mal à cela, affirme-t-il. Deux personnes qui se respectent, qui veulent le bien l'une de l'autre. Pourquoi cela doit-il susciter tant de soupçons et d'interprétations erronées ?

– Mais y a-t-il autre chose que je devrais savoir ?

– Pourquoi tout le monde suppose-t-il que l'amour est forcément sexuel ? Ou que je profite d'elle ? demande-t-il avec insistance. "Le vieux Matisse et sa belle jeune assistante", ironise-t-il. Je pensais que tu comprendrais que l'amour peut s'épanouir dans sa forme la plus pure, au-delà du désir. »

Henri Matisse (1869–1954). *Intérieur à Nice, Mesdemoiselles Matisse et Darricarrère*, 1920. © Centre Pompidou, Paris.
En dépôt depuis le 13 mars 1972 au musée de l'Annonciade, Saint-Tropez. Photo © N. Sikorsky

Je ne sais pas s'il a convaincu Marguerite, mais Amélie a fini par reconnaître son amour pour Lydia et par quitter son mari, alors même qu'il avait choisi de rester avec elle après son ultimatum. À celle qu'elle a élevée comme sa fille, elle confie : « Quand j'ai posé mon ultimatum à ton père, j'ai vu à quel point il était déchiré. Je crois que j'ai enfin compris qu'il aime Lydia d'un amour parfaitement pur. Je ne saurai peut-être jamais avec certitude s'il y avait davantage entre eux, dit-elle. Mais il était évident que la seule pensée d'être séparé d'elle le tourmentait. Ce qui le lie à moi, c'est le sens du devoir et la fidélité. Mais c'est à cet instant précis que j'ai compris qu'il ne restait plus la moindre trace d'amour entre nous. »

Connaissez-vous beaucoup de femmes capables de céder leur place à une autre ?

Le personnage central du roman reste Matisse lui-même, que l'on découvre à travers ses relations avec les femmes, leur amour, leurs espoirs, leurs ressentiments et leurs sacrifices. Chacune des trois femmes est dépeinte avec un profond respect, qu'elle mérite incontestablement. Tout le monde ne sait sans doute pas qu'Amélie, Marguerite et son frère Jean ont participé activement à la Résistance, au péril de leur vie. Amélie et Marguerite ont été arrêtées, et Marguerite a manqué de peu d'être envoyée dans un camp de concentration. Lydia, réfugiée russe dans la France occupée, risque elle aussi sa vie en soignant Matisse après la très lourde opération qu'il a subie en 1941. Dans cette partie du roman, la question que se pose Matisse, « L'art vaut-il qu'on meure pour lui ? », résonne tout autrement qu'à l'époque où il cherchait encore à se faire reconnaître.

Alors, qui est madame Matisse ? Amélie, séparée de corps mais restée son épouse légitime, puis devenue sa veuve ? Marguerite, sa fille, qui a conservé le nom de son père dans son nom composé, Duthuit-Matisse ? Lydia, sa dernière assistante et muse, qu'il renvoie à la demande de son épouse et dont il dit ensuite : « Nous nous aimons tendrement » ? Chacune endosse ce rôle à sa manière, et chacune s'est sacrifiée pour lui à sa façon. Quant aux mots « Nous nous aimons tendrement », ils pourraient s'appliquer à chacune des trois héroïnes : à différentes périodes de sa vie, Matisse a réellement aimé chacune d'elles à sa manière, avec sincérité et tendresse.

Henri Matisse (1869–1954). *Portrait de Lydia Nikolaïevna Delectorskaya*. 1947.
Musée de l'Ermitage, Saint-Pétersbourg. Don de L. N. Delectorskaya, 1967.

… À la fin du roman, Matisse meurt dans les bras de Lydia et de Marguerite. Lydia n'est même pas invitée aux obsèques. Elle comprend elle-même qu'elle n'y a pas sa place, prend sa petite valise et s'en va. « "Au revoir, Lydia Delectorskaya", dit Marguerite en allant jusqu'à la porte pour la raccompagner. Elle ne peut s'empêcher d'espérer que le nom de Lydia sera oublié, que tout lien entre Lydia et sa famille sera effacé. Mais, qu'elle le veuille

ou non, elle comprend que l’héritage de Lydia continuera de vivre, tissé dans la trame même des plus grandes œuvres de son père. »

Le roman de Sophie Haydock semble confirmer cette prise de conscience tardive. Lydia Delectorskaya a survécu à Matisse pendant plus de quarante ans, consacrant le reste de sa vie à préserver son héritage. En 1998, elle s’est suicidée. Mais elle continue de vivre dans tant de tableaux d’Henri Matisse, et désormais aussi dans les pages de ce livre.

Henri Matisse
Sophie Haydock
Madame Matisse
Lydia Delectorskaya
Amélie Matisse
Marguerite Matisse
musée Matisse Nice

Source URL:
https://rusaccent.ch/blogpost/madame-matisse-sophie-haydock-lydia-delectorskaya